

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 31

Artikel: Les abeilles savent-elles l'heure ?
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224042>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La journée devait s'achever par une partie dans une cave amie, mais celle-ci avait été envahie par les eaux, de sorte que tout bonnement on s'est remis à table pour prendre encore un « verre plein », selon le style de la chanson que nous apprîmes jadis Ch. C. Dénéraz. Et tandis que le groupe des Orientaux restait à Ville-neuve, retournait sans doute à l'Hôtel du Raisin où nous avions si bien dîné, nous étions une dizaine à filer sur l'eau dans la direction d'Ouchy, émus à bon droit du plaisir que nous nous étions procurés en ce jour de juillet où le ciel, les montagnes, le lac, s'étaient parés de leurs plus beaux atours. Tu seras à la prochaine, Ulysse... L. M.

Un cadeau de Normand. — Césaire Alavoine, en état d'ivresse, a frappé son voisin, Oscar Duponchel, qui lui intente un procès. Alavoine va trouver son avocat.

— Mauvaise affaire ! geste fâcheux ! déclare celui-ci.

— Si, pour amadouer le président du tribunal, je lui envoyais une dinde ?

— Gardez-vous-en bien, malheureux ! Tentative de corruption ! Ce serait la condamnation indubitable.

Huit jours après, après une brillante plaidoirie de l'avocat, Alavoine est acquitté et Duponchel condamné aux dépens.

— Eh bien ! Eh bien ! lui dit l'avocat. Je l'ai enlevé de main de maître votre acquittement.

— Oh ! c'est pas tant ça que la dinde.

— Comment ? Vous avez envoyé tout de même une dinde au président ? Mais vous avez failli tout perdre...

— Oh ! que non. Car c'est au nom de Duponchel que je la lui ai envoyée.

« BARON »

IL Y'ETAIT un pauvre bougre. Il s'appelait Edouard ; on lui disait « Baron ».

Tout le monde le connaissait.

Il sentait souvent la « goutte » !... On le voyait déambuler sur les routes à grands pas traînants, réguliers et jamais plus longs l'un que l'autre de ses courtes bottes ; ni la pluie, ni la neige, ni l'orage, ni même, je crois un tremblement de terre ne l'auraient fait allonger ses enjambées d'une ligne ; il n'a sûrement jamais su courir. Il ne paraissait pas plus vieux à quatre-vingts ans qu'à cinquante ; je l'ai toujours vu le même : même pantalon en accordéon, retenu très bas par une ceinture en loques, et qui plissait en grimaçant derrière, devant, à chaque pas ; même petit chapeau rond, petit, perché au coin de sa tête ébouriffée de cheveux hirsutes. Ce ridicule petit feutre, on se demandait toujours comment il tenait. Et, là, dessous, un chiffon de visage du pochard, le plus... pochard qu'on puisse imaginer !

Il avait un mot pour chacun. Quand on le rencontrait, on le voyait de loin changer sa chique de joue, et préparer sa remarque, qui lui suintait de son petit œil narquois avant de sortir par sa bouche.

— Salut ! « Baron » !
Et lui, de sa voix de basse profonde, un peu éraillée et traînante :

— Saluut !... Fait beau temps... hein !
Si c'était une demoiselle :

— Salut ! ma petite framboise ! et, du poing, il cabossait son chapeau en le faisant tourner drôlement sur son occiput.

« Baron » était travailleur : il sciait du bois pour les gens, il fabriquait des balais de « biolle », faisait les foins l'été, déblayait la neige l'hiver. Quand il était sans le sou, il se rendait auprès d'Eugène chez Abranca, brave homme, au cœur d'or, et qui était la providence de tous les pauvres bougres des alentours ; là, il mangeait à sa faim, amusait son monde, qui s'amusait un peu de lui, puis il empoignait la scie ou la fourche, car, tout « saoulon » qu'il était, il avait cette fierté qui fait refuser l'aumône. Les édiles de la commune eurent d'ailleurs toutes les peines du monde à le faire rester à l'Asile communal pour y finir ses jours. C'est pour cela qu'il était sympathique, c'est pour cela qu'on ne lui en voulait pas trop d'avoir une soif éternelle et un faible

prononcé pour les petits verres.

Il avait aussi fait son service militaire. Mais, quel soldat ! Toujours en retard, le képi sur l'oreille, il se faisait « coffrer » le premier jour du « camp ». Baron, soldat, c'était une caricature de carte postale. Aux inspections d'armes, lui et le major Berney, de célèbre mémoire, étaient de vieilles connaissances. « Ah ! voilà mon artiste ! » s'écriait Beney, de sa voix de stentor, il menaçait notre homme du « clou », à cause de son fusil invariablement « piqué », mais il ne le punissait jamais.

Baron jouait de l'accordéon, en reniflant de temps à autre, un peu comme les basses de son instrument.

Il avait même été marié dans son jeune temps. Mais sa femme était morte jeune à l'Hôpital cantonal, et lui, il en avait pris une telle « chique » qu'il était arrivé trop tard à l'enterrement. Ce coup avait chaviré son cerveau assez peu équilibré, et, des farceurs, qui ne croyaient pas mal faire, lui firent croire que quelqu'un lui cachait sa femme. Dès lors, dans ses « tunes », Baron cherchait sa Sylvie, et allait la réclamer un peu partout.

Il avait une santé de fer : un matin d'hiver, on le trouva pris dans le glaçon d'une gouttière sous laquelle il était tombé le soir précédent en sortant de l'auberge. Une autre fois, par une nuit neigeuse, il dormait derrière l'église sous une couche de trente centimètres de neige. Il vivait dans une crasse repoussante, et, pourtant, à quatre-vingts ans, il n'avait jamais fait un jour de maladie. Après ça, vantez l'hygiène et la sobriété ! Il était fait à la dure. Un jour que le médecin, pris de pitié pour sa joue enflée, lui avait arraché plusieurs énormes chicots, il lui demanda, l'extraction faite : « Je t'ai fait mal, Baron ? » Mais lui, se retournant vers l'assistante qui lui avait tenu la tête :

— Vous avez les mains douououces !...
Pourtant, depuis huit jours, on n'apercevait plus sa silhouette familière sur la route qui va du Café de la Gare à l'Asile, en passant par l'Hôtel de la Poste. Le père Meylan, son compagnon de chambre, avait renseigné les gens qui s'inquiétaient de Baron : « Baron était malade, cette fois-ci ; c'était le « coffre » qui n'allait pas ; il « ranquemelait », il souffrait ; on lui avait tiré trois litres d'eau... »

Baron, malade ! quelle nouvelle ! On le croyait éternel, ce Baron ! On suivait sa maladie pour le moins aussi attentivement que l'agonie de Joffre. Le père Meylan publiait chaque jour son bulletin de santé...
...Et Baron est mort hier soir. Quel événement !
Cyprien.

TRADITIONS POPULAIRES FRIBOURGEOISES

NOUS avons immédiatement mis pied à terre pour faire manger les chevaux, et nous avons été nous promener hors ville jusqu'à l'ossuaire (qui est à un bon quart de lieue de Morat), où sont conservés les ossements des Bourguignons tombés sur le champ de bataille de Morat... Cet ossuaire est tenu fermé et c'est le bailli de Morat qui en a la clé ; motif : les Bourguignons ont plusieurs fois tenté d'y mettre le feu ou de le détruire d'une autre manière pour en finir une bonne fois avec cette commémoration...

Nous sommes descendus à Morat à l'auberge « A l'Aigle », et là, nous avons subi la vieille coutume. Après que nous eûmes dîné, les musiciens sont entrés dans la salle et après eux est venue une femme qui marchait appuyée sur un bâton ; elle avait une vieille coiffe noire pardessus son voile, qu'elle laissait un peu pendre par derrière ; devant son visage, qui était tout barbouillé de charbon, elle portait au lieu de mouchoir un vieux chiffon ; elle avait aussi mis une vieille jupe déchirée et s'était fabriqué une grande bosse. Elle s'assit à côté de nous à table, et selon la vieille coutume, nous devions l'embrasser, mais nous ne voulûmes pas y consentir ; cependant, Monsieur Murhardt et moi nous

avons dansé avec elle. Et lorsque nous l'eûmes contentée avec un demi-thaler, elle est revenue et nous a priés de nous inscrire dans le livre (où se trouvent les signatures d'un grand nombre de voyageurs). Et voici ce que j'ai écrit : « Je déclare que le 17 mars 1643 nous sommes arrivés à Morat, que selon la vieille coutume de la localité, nous avons contenté la Compagnie et donné un demi-thaler à l'horrible vieille sorcière (sans aucun doute échappée de chez le diable), etc. »

Et doivent subir cette coutume tous ceux qui ne sont encore jamais venus dans cette localité. Il ne leur suffit pas de devoir embrasser la vieille ; mais quand d'autres gens (qui précédemment ont déjà passé par ce chemin) sont là, les nouveaux venus sont tenus de les défrayer. A ce sujet, un gentilhomme de Saint-Gall nous a raconté à l'auberge, à Payerne, que les négociants de St-Gall qui parcourent le chemin avaient fait un pacte pour que cet usage, dont ils profitent, fût maintenu, et ne tombât pas en désuétude. Et il est bon que précisément nous ayons été seuls, puisqu'ainsi nous n'avons payé que pour nous-mêmes, et pour aucun étranger.

Et comme nous étions sans étrangers, il nous était assez indifférent de laisser ou non cette vieille femme nous aborder, mais comme d'une manière ou d'une autre, il fallait lui donner la gratification, nous tenions d'autant plus à en avoir pour notre argent, et à voir la hideuse vieille figure ; à cause de cela, nous la fimes venir.

On observe un usage analogue à Aarberg (sur l'autre route de Genève).

Extrait de l'ouvrage : « Voyages en Suisse 1634 et 1646 », par Elie Brackenhoffer, de Strasbourg. Traduit d'après le manuscrit du Musée historique de Strasbourg, par Henry Lehr, Lausanne. Editions Spes, 1930.

Aimablement communiqué par M. Jean d'Amman, à qui nous adressons nos meilleurs remerciements.

LES ABEILLES SAVENT-ELLES L'HEURE ?

IL N'Y A pas à douter que les abeilles reconnaissent les endroits qui leur sont familiers. De récentes observations de M. Auguste Forel indiquent que les abeilles possèdent aussi le sens de l'heure.

Voici comment il a constaté la chose :
C'est l'habitude, chez lui, en été, que l'on prenne les repas en plein air sur une terrasse. Dès le matin, à 7 heures, la table est dressée et, sur celle-ci il y a en particulier des confitures qui restent là jusque vers 10 heures. A midi, le grand déjeuner ; mais les confitures ne se montrent pas. Elles reviennent à 4 heures, lors du goûter ; pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure.

A une centaine de mètres de la terrasse se trouve une ruche d'abeilles.

Celles-ci, jusqu'au mois de juin dernier, s'étaient montrées remarquablement discrètes. Mais un jour, la cuisinière ayant fait cuire des cerises les mit à refroidir sur une fenêtre entourée de fleurs, voisine de la table. Une abeille découvrit ces cerises et fit savoir sa trouvaille, évidemment, car en quelques heures tout l'essaim était présent.

La bonne aubaine qu'elles avaient eue là incita les abeilles à visiter désormais les confitures sur la table. Le lendemain, il y eut plusieurs visites et chaque jour le nombre augmenta.

« Nous sommes perdus, déclara M. Forel. Il n'y aura plus moyen de déjeuner. »

Et les choses se passèrent comme il l'avait prédit. D'abord les abeilles vinrent à peu près à toute heure ; mais bientôt elles s'aperçurent qu'il n'y avait rien à faire, sauf de 7 à 10 heures et vers 4 heures ; elles ne vinrent qu'au moment où les confitures étaient là. Un jour, le 17 juillet, la place fut intenable ; il fallut battre en retraite, et l'on dut renoncer désormais à prendre le premier déjeuner sur la terrasse. Mais on dressa la table quand même pour voir. Et l'on constata que dès 7 heures les abeilles arrivaient et qu'il en venait sans cesse de nouvelles, qui

furetaient partout, cherchant les confitures. A partir de 9 h. 1/2 ou 10 heures, on n'en vit plus. Quelques-unes se montraient à midi, ayant l'idée sans doute que les confitures pourraient se trouver sur la table à ce moment; il en revint encore à 4 heures.

Plusieurs jours de suite ce fut la même chose: les abeilles arrivaient en abondance de 7 à 10 heures, au moment où les confitures avaient coutume d'être là. Elles savaient l'heure à leur façon.

Quelle moule. — Badadia est garçon épiciier. Son patron cherche partout le poids d'un kilo. — Qu'en avez-vous fait? demanda-t-il au bon idiot. — Je ne l'ai plus... Tout à l'heure, il est venu un client qui l'a emporté. — Comment ça? — Oui, il m'a dit, quand j'ai eu pesé ses pruneaux: «Surtout donnez-moi le poids...» Je le lui ai donné!



Pages d'autrefois

PAUVRES MARIS !

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul. »
Genève.

BN été, durant la saison des séjours alpestres, des ménages disloqués et des villégiatures, il existe sous les toits brûlants de nos villes et sur les bords surchauffés de nos lacs, une catégorie d'honnêtes et paisibles citoyens, à laquelle je ne puis m'empêcher de songer sans éprouver à leur endroit une profonde sympathie.

Toujours plus nombreux, et vraiment aussi intéressants que dignes de pitié par la position qui leur est faite, ces êtres malheureux à tant d'égards constituent, dans la saison d'été, une vraie caste à part, dont l'allure et l'originalité de mœurs méritent d'attirer l'attention du moraliste.

Je veux parler de ces pauvres maris solitaires et abandonnés, — veufs de toutes tendresses, pères délaissés, époux malheureux, — catégorie sociale touchante, errante, rêveuse et bien à plaindre, à laquelle les Allemands, dans leur langage imagé et quelque peu malicieux, ont donné le nom de *Strohwitter*, veufs de paille!

En raison de l'irrégularité et de la mélancolie de leur situation, ces victimes du devoir, ces esclaves du bureau, ces martyrs des vacances, du soleil et de la consigne, ont droit, me semble-t-il, à un article compatissant dans le *Conteur Vaudois*, qui leur prouve que la société ne les oublie pas dans leur épreuve, que les nobles âmes ne les voient pas passer, tristes et mornes, sans prendre garde aux douleurs de leur solitude et sans comprendre ce qui doit se passer dans les profondeurs secrètes de leurs vies dépeuplées.

Pauvres solitaires !

La famille romande songe-t-elle suffisamment à ces centaines d'êtres intelligents, doués d'un cœur aimant et sensible et qui, soudain, aux beaux jours de l'été, parce qu'il a plu à la cloche d'un collègue de cesser de sonner, au soleil de brûler la terre, à madame de partir, voient leurs foyers heureux et paisibles se transformer en une triste solitude, leurs habitudes troublées et leurs conditions d'existence bouleversées de fond en comble.

On ne fait pas d'appel au pays en leur faveur. On ne leur porte pas le plus petit toast consolateur dans les réunions de sociétés, ou dans les tirs fédéraux et cantonaux. On passe trop souvent près d'eux le cœur dur et l'œil sec. Et pourtant ils souffrent ces pauvres veufs! Ils souffrent...

Pour leur prouver, chers lecteurs, que nous ne les oublions pas, pour ce qui nous concerne, essayons d'aller à eux bien discrètement; suivons-les pendant quelques instants en observateurs attentifs; étudions pendant quelques minutes leurs mœurs si subitement et douloureusement transformées, leurs allures si souvent bizarres et leurs variétés de caractères. Ceci nous instruira peut-être et ces pages d'amical sympathie porteront, — qui sait? — un peu de baume dans es soubres profondeurs de ces conjugales blessures.

Tout d'abord, de quoi souffrent-ils? Hélas! d'être seuls! *Væ soli!* Malheur à celui qui est seul! a dit, il y a longtemps, l'Ecclésiaste: « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, » a écrit bien avant l'auteur de la Genèse. Ils en font la journalière et dure expérience, et cela souvent avec une patience, avec un calme et une résignation qui touchent vraiment à l'héroïsme.

Qu'est-il donc arrivé?

Au printemps dernier, leurs maisons étaient gaies et remplies. C'étaient de vrais nids d'oiseaux, pleins de chants, de rires et de joyeuses caresses. Un beau, ou plutôt un triste matin de juillet, ils ont vu leurs demeures s'agiter et se vider du haut en bas. Les vestibules se sont encombrés de malles, de porte-manteaux, de colis de toutes formes. Madame, en revêtant sa robe neuve d'indienne bleue, son joli chapeau de campagne, a pris des airs d'indépendance et de conquête; les enfants, plus tapageurs que jamais, se sont armés de bâtons, de parapluies, de boîtes de botanique; la bonne a mis ses souliers du dimanche. Puis la porte s'est ouverte à deux battants; un grand bruit, comme un dégringolade, s'est fait entendre dans l'escalier; la bande a pris son vol du côté de l'embarcadère; le bateau a sifflé; l'onde a bouillonné; puis... adieu petit père! Adieu maison! adieu soucis, cité fumeuse! et... le pauvre mari, resté seul sur le rivage, — comme l'homme au grand regard triste qui se trouve au premier plan des *Illusions perdues*, de Gleyre, — a vu, pour toute consolation, de petits mouchoirs blancs s'agiter dans le lointain. Et puis, c'est tout!... Nid vide! Foyer désert!...

Morne et rêveur, il est rentré un instant chez lui; il a trouvé son appartement en cultbute; il s'est heurté dans le vestibule sombre contre les rhumatismes d'une vieille servante allemande qui s'est mise à grogner en traînant ses babouches. Il lui a donné des ordres incohérents. En passant dans les chambres vides, où les tiroirs des armoires et des commodes étaient grands ouverts, il a écouté l'affreux silence de l'abandon; puis, après un gros soupir, il est sorti; humble, résigné et la tête penchée, il a pris le chemin des affaires et du bureau.

Après le premier étonnement, produit par la nouveauté de la situation, les jours qui ont suivi se sont passés, il est vrai, d'une manière relativement calme et satisfaisante.

Il y a toujours quelque charme dans les premières impressions d'un changement. Il y a de la douceur à se sentir plus libre de soi, de ses entrées, de ses sorties, de l'ensemble de ses actes. Il y a moins de bruit au logis, surtout, on constate une absence totale de contradictions.

Monsieur se trouve étonnamment soumis et brave. Il s'imagine naïvement pouvoir tenir seul bien longtemps. Détrompez-vous! Ne vous y fiez pas! Vous ne savez pas, mesdames, ce qui se cache de tendresse dans le cœur de l'homme, de profondeur d'affection et d'attachement tenace dans le cœur de vos maris, de poésie enfantine dans l'âme d'un père de famille!

Aussi qu'arrive-t-il? A la longue, quand l'absence se fait interminable, quand la solitude se prolonge, que les jours succèdent aux jours dans une assommante et fade monotonie, à force de retrouver toujours son foyer désert, d'y errer le soir comme une âme en peine, de manger seul, de vivre seul, de se coucher seul, il s'opère bientôt chez ces pauvres veufs de curieuses transformations de caractère, aboutissant à des états

moraux très variés et très significatifs.

Tous, en effet, n'ont pas la même manière de traverser la crise et d'accepter le triste sort qui leur est fait.

Voici d'abord le « veuf mélancolique » (*Viduus tristis*). C'est la première variété de l'espèce, la plus commune. Il vit seul avec son ennui. Il le subit, il ne l'accepte pas. Il pâlit. Il maigrit. Son regard n'a plus de sourires. Il parle peu et devient horriblement distrait. Il est abattu et broie son noir. Il trouve absurde qu'on se marie pour se séparer et qu'on ait des enfants pour ne point en jouir. Il se sent cloué au sol par ses fonctions de notaire, de banquier, d'avocat ou d'apothicaire, que sais-je, par un bureau ou par un magasin, par des clients qui viennent, ne viennent pas ou pourraient venir, par un patron rigide qui ne comprend pas la montagne et répète à satiété que, de son temps (qui était le bon temps, cela va sans dire) on ne connaissait pas les villégiatures et qu'on ne s'en portait pas plus mal!...

(A suivre).

Alf. Cérésolo.

Bourg-Ciné-Sonore. — Au Bourg, Mademoiselle et son Chauffeur, avec Dorothy Mackaill et Jack Mulhall. John Francis Dillon à qui l'on devait déjà des films remarquables a eu la main heureuse en mettant en scène une nouvelle spécialement écrite pour l'écran *Children of the Ritz*, du jeune auteur Cornelle Woolrich. Cette charmante histoire est un peu le roman d'un jeune milliardaire qui n'a pas d'autre préoccupation que de dépenser le plus d'argent possible du matin jusqu'au soir. Dorothy Mackaill, connue pour sa prodigalité, joue avec un naturel parfait ce rôle où elle ne fait que de jeter son argent par les fenêtres, et avec son partenaire Jack Mulhall forme un couple admirablement assorti. Les actualités parlantes Fox Movietone et des attractions complètent le programme.

1^{er} AOUT
Restaurant du Lac de Sauvabelin
Inauguration de l'île

Fête champêtre



Se recommande,

H. BOVEY, nouv. tenancier

Pour la rédaction:
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne: PÉPINET-GRAND-PONT

Le chic des CHEMISES confectionnées et sur mesure; sous-vêtements, etc.; les plus bas prix sont autant d'avantages qui vous conduiront chez

DODILLE

le vrai chemisier-spécialiste
HALDIMAND 11
LAUSANNE

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE